césar
aira

les fantômes

Extrait de la publication

CÉSAR AIRA

LES FANTÔMES

À Buenos Aires, le soleil frappe fort sur l'immeuble en construction de la rue Bonifacio. En ce dernier jour de l'année, date initialement prévue de l'achèvement du chantier, les futurs propriétaires sont venus constater l'avancement des travaux. La famille Viñas, chargée de veiller à ce que personne ne pénètre dans le chantier, s'est précairement installée au dernier étage du bâtiment et s'apprête à célébrer le réveillon. Mais, traversant les étages et les cloisons, une bande de fantômes a également investi les murs. Des fantômes que les membres de la famille Viñas sont les seuls à pouvoir voir. Patri, la fille aînée, se lie particulièrement avec eux. Rongée d'incertitudes, peu en phase avec les humains qui l'entourent, préférera-t-elle la compagnie des fantômes à celle de sa famille pour fêter le passage à l'année nouvelle ?

Extrait de la publication

LES FANTÔMES

du même auteur
chez le même éditeur

J'ÉTAIS UNE PETITE FILLE DE SEPT ANS
LA PREUVE
LE MAGICIEN
LE PROSPECTUS
LES NUITS DE FLORES
VARAMO

du même auteur
dans la collection « Titres »

ANNIVERSAIRE

Extrait de la publication

CÉSAR AIRA

LES FANTÔMES

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Serge MESTRE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Extrait de la publication

Titre original :
Los Fantasmas

© César Aira, 1990
arranged by Michael Gaeb Literary Agency
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02432-6

Extrait de la publication

Le 31 décembre au matin, les Pagalday visitèrent en couple l'appartement, qui leur appartenait déjà, sur le chantier de la rue José-Bonifacio, au numéro 2161, en compagnie de Bartolo Sacristán Olmedo, le paysagiste qu'ils avaient engagé afin de disposer les plantes sur les deux vastes balcons de l'appartement, en façade et côté cour. Ils gravirent l'escalier couvert de gravats jusqu'au milieu de la structure : l'appartement qu'ils avaient acquis était au troisième. Le bâtiment était fractionné en un seul appartement par étage. En plus des Pagalday, il y avait seulement six autres propriétaires, lesquels s'étaient tous présentés durant cette matinée, la dernière de l'année, pour vérifier l'avancement des travaux. Visiblement, les maçons s'activaient. Vers onze heures, c'était un chaos de gens. En vérité, c'était à cette date, d'après les contrats, qu'on devait livrer les sept niveaux finis ; mais, comme cela arrive parfois, il y avait du retard. Félix Tello, l'architecte de l'entreprise de construction, grimpa et dévala cinquante fois les marches pour répondre aux inquiétudes des copropriétaires, qui se présentaient généralement accompagnés : l'un venait avec le poseur de moquette pour

mesurer l'appartement, les autres, avec le menuisier, ou le céramiste, ou la décoratrice. Sacristán Olmedo parlait des palmiers nains qui formeraient des rangées sur les balcons, tandis que les enfants Pagalday galopaient à travers les pièces sans revêtement au sol ni portes ni fenêtres. On était en train d'installer les climatiseurs, avant l'ascenseur, qui attendait son tour, prévu pour le lendemain du jour férié. Pour l'instant, on utilisait la gaine de celui-ci afin de hisser les matériaux. Avec leurs talons hyper hauts, les dames escaladaient l'escalier poussiéreux et couvert de gravats ; comme les rampes n'avaient pas encore été posées, elles devaient être particulièrement vigilantes. Le premier niveau souterrain était celui des garages, donnant sur le trottoir par une rampe encore dépourvue de son pavement spécial, antidérapant. Le second, celui des caves. Au-dessus du sixième étage, il y avait une petite piscine climatisée et une salle de jeux, avec une large vue panoramique sur les toits et les rues. Et l'appartement du concierge qui, bien qu'il soit aussi incomplet que le reste de l'ouvrage, hébergeait une famille depuis plusieurs mois, celle du gardien de nuit, Raúl Viñas, un maçon chilien de toute confiance, bien qu'il se soit révélé un ivrogne invétéré. La chaleur était surnaturelle. Se pencher depuis là-haut était dangereux. Il manquait les vitres qui devaient entourer l'ensemble de la terrasse. Les visiteurs retinrent les enfants loin des bords. Il est vrai que les espaces en construction semblent plus petits qu'ils ne le sont vraiment après qu'on y a installé les fenêtres, les portes et le revêtement de sol. Tout le monde sait cela ; ici, cependant, ils avaient l'air d'être plus grands. Domingo Fresno, l'architecte qui devait faire la déco-

ration du deuxième étage, se promenait, inquiet, à travers ce vaste labyrinthe, comme sur le sable d'un paysage désertique. Tello avait plus ou moins bien fait son travail. Tout au moins, le bâtiment tenait sur ses fondations ; il aurait aussi bien pu fondre au soleil, comme une glace. Les gens du premier étage n'étaient pas venus. Au quatrième, les Kahn, un couple plutôt âgé avec deux jeunes filles, était accompagné de la décoratrice, l'extraordinaire Elida Gramajo, qui faisait des calculs à haute voix pour les rideaux. Tous les détails devaient être pris en compte. Et prendre en compte chaque détail exigeait de mesurer à la fois l'espace propre et l'espace environnant. Chaque millimètre des trois dimensions de cette cage en béton était mesuré en conséquence. Une dame vêtue de violet s'époumonait dans l'escalier entre le cinquième et le sixième. Certains autres n'avaient nul besoin de se donner autant de mal : ils montaient et descendaient en flottant, y compris à travers les dalles. Le retard pris ne contrariait pas les propriétaires, et pas seulement parce qu'il était prévu de solder le paiement de chaque unité à la remise des travaux ; surtout, ils préféraient disposer d'un peu de temps supplémentaire pour mettre au point les détails du mobilier et du confort. Les mesures allongeaient l'espace illusoirement réduit ; tout comme s'allongeait le délai prévu pour l'emménagement. De plus, il aurait été violent de prendre possession de l'appartement juste le dernier jour de l'année. Au cinquième étage, Dorotea et Josefina Itúrbide Sansó, deux fillettes de cinq et trois ans, soulevaient de la poussière de plâtre sous leurs petits pieds, nus dans leurs sandales, tandis que leurs parents s'entretenaient paisiblement

Extrait de la publication

avec Félix Tello. Ce dernier s'excusa pour saluer la dame en violet qu'il accompagna à l'étage supérieur. Il y eut des présentations avec les Kahn, qui descendaient de la salle de détente commune. Pendant ce temps, les Pagalday se penchaient au balcon au-dessus de la rue Bonifacio, à hauteur des grands platanes. Bien qu'ils ne soient pas encore équipés de leurs grilles protectrices, les balcons à hautes balustrades étaient pour l'instant l'endroit le plus sûr pour les enfants. Il y avait une grande quantité d'enfants ce matin. Tout leur appartenait. Le monde infantile se superposait à l'expansion opérée par les mesures, et au sentiment de contraction propre au danger. L'univers réel se mesure en millimètres et il est gigantesque. Là où l'on trouve des enfants, on trouve toujours une médiation dans les dimensions. Les décorateurs étaient des artisans miniatures. De plus, ces gens riches et cette affaire excellente avaient ensemble pour but le confort des enfants, sans lesquels leurs parents auraient préféré vivre dans des hôtels. Horribles et à moitié nus, les maçons allaient et venaient parmi eux. La frontière entre pauvres et riches, entre êtres humains et animaux, était une droite temporelle ; bientôt, les uns se retrouveraient là où se trouvaient à présent les autres ; le trente et un, en dépit de son symbolisme, renvoyait de toute évidence à cette situation. Que les pauvres aient également le droit d'être heureux, et même qu'ils puissent l'être, est une autre vérité incontestable. Entre les grandes et les petites quantités d'argent, le médiateur est l'utilisation qu'on en fait, et plus encore la diversité des utilisateurs ; par ailleurs la possession est aussi momentanée que l'entrevue qui avait eu lieu sur le chantier ce matin.

Extrait de la publication

Fresno se proposait de placer autant de plantes à l'intérieur que Sacristán Olmedo voulait en mettre à l'extérieur. Dans un certain sens, tous ces gens étaient paysagistes. Mieux encore, pour l'instant, tout était extérieur. Le bâtiment serait fini lorsque tout deviendrait intérieur. Un petit univers intime et blindé. Félix Tello lui-même s'effacerait comme un petit nuage de poussière dispersé par le cours des ans. Les enfants grandiraient ici, du moins pour un temps. La famille du rez-de-chaussée, qui s'appelait López, avait des enfants petits, et se trouvait dans la cour carrée du fond, déjà dallée, rouge. Ceux du second, qui arrivèrent à midi, étaient les parents de la dame en violet qui devait habiter au sixième : ils se présentèrent avec les enfants de leur fille. Il aurait difficilement pu y avoir davantage d'enfants ; chacun d'eux posséderait son paysage privé, les uns au-dessus des autres. Elida Gramajo avait passé trois heures à prendre des notes, à inscrire des chiffres qu'elle tirait de l'espace. L'épouse d'Itúrbide prétendit avoir aperçu un horrible monstre, gros comme un lutteur de sumo. C'était un Chilien de Santiago. Une plateforme avec des seaux, tirée par un petit moteur, montait par la gaine de l'ascenseur. Vers une heure, alors que tout le monde partait, on improvisa une réunion au rez-de-chaussée, où il faisait plus frais. Du dernier étage, on pouvait apercevoir la cour du commissariat, qui se trouvait à l'angle de la rue Bonorino. Un homme âgé, le menuisier des López, avait pris les mesures de plusieurs murs pour fabriquer des bibliothèques et des placards. À mesure que les modalités d'acquisition avaient progressé, chacun avait préféré faire fabriquer les placards à son goût. Le promoteur proposa une

Extrait de la publication

entreprise de menuiserie qui finit par se charger de quatre niveaux : ses ateliers recevraient les ordres directement des décorateurs. En bas, tandis que leurs parents discutaient, plusieurs gamins observaient les ouvriers dans la rue, qui remplissaient de gravats une grande benne en métal ; ils faisaient rouler les brouettes sur une planche inclinée qui traversait le trottoir ; les dames qui revenaient du supermarché du coin avec des chariots chargés, pour le réveillon du soir, devaient descendre sur la chaussée, une manœuvre qu'elles effectuaient à contrecœur. Domingo Fresno discutait avec un jeune architecte barbu de sa connaissance, qui devait faire la décoration du sixième. Ils trouvaient que le moment pour eux d'entrer en action approchait vertigineusement : même si le chantier avait l'air on ne peut plus incomplet et précaire, avec tous ces gravats et ces espaces ouverts, un de ces jours il se pourrait bien qu'il fût achevé. Elida Gramajo, qui était déjà partie, se faisait la même réflexion. Moins conscients, les propriétaires pensaient différemment. Pourtant, ils venaient de voir s'évanouir les maçons dans les airs, comme des ballons de baudruche qui auraient crevé sans bruit et sans laisser de trace. Les électriciens, eux, avaient arrêté le travail à une heure pile et s'en étaient allés. Tello s'était entretenu un instant avec le chef d'équipe, puis ils étaient partis examiner les plans, sur lesquels ils s'attardèrent ensuite un bon quart d'heure. Passer les câbles était un travail très rapide, et les prises et tout le reste pouvaient être installés en un après-midi. Les parents de la dame en violet grimpèrent avec les enfants pour aller visiter la salle de jeux commune et la piscine ; cette dernière était déjà revêtue de petites mosaïques célestes.

Extrait de la publication

Une femme extrêmement maigre et mal fagotée était en train d'étendre du linge sur un fil, à l'endroit qui deviendrait la cour de l'appartement du gardien. C'était Elisa Vicuña, la femme du veilleur de nuit. Les visiteurs dirigèrent leur regard vers la forme étrange et irrégulière de la citerne d'eau couronnant le bâtiment, près de la grande antenne parabolique qui alimenterait tous les étages en images télévisuelles. Trois hommes entièrement nus, le visage tourné vers le soleil de midi, étaient assis sur la tranche de cette antenne, une tranche de métal si affûté qu'aucun oiseau n'aurait osé s'y poser ; apparemment, personne ne les voyait. Au troisième étage, les Pagalday feuilletaient un portfolio format à l'italienne, tout en écoutant les explications de Sacristán Olmedo. Les enfants voulurent également donner leur avis. Ce qu'ils attendaient plutôt, c'était de regarder depuis les balcons : quel que soit l'endroit d'où chacun venait, ce qui était amusant, c'était cette différence de hauteur ; y compris si l'on arrivait déjà d'un troisième étage pour emménager de nouveau à un troisième, on appréciait la variété. Ce que les enfants voyaient depuis là-haut était différent. Ils se faisaient des idées bizarres, parfois illogiques, sur le lieu où ils se trouvaient. Ils se mettaient à nouveau à trottiner à travers toutes ces pièces dont le sol n'était encore qu'une dalle de ciment. La lumière pénétrait jusque dans les derniers petits recoins. C'était comme s'ils se trouvaient dans des prés compartimentés et posés à une certaine hauteur du sol. Félix Tello avait raison lorsqu'il dit à une famille qui s'en allait, après leurs réciproques congratulations et les probables dates de

Extrait de la publication

livraison, qu'il était « persuadé qu'ils seraient heureux dans leur nouvel appartement ».

Les copropriétaires se faisaient, par avance, leur propre idée du bonheur, ils l'imaginaient enveloppé dans un contretemps qui les rendait heureux sur l'instant, avec une certaine lenteur dans le développement de leur projet. En un mot, ils savaient que les choses n'allaient pas se passer comme on le leur annonçait, c'est-à-dire rapidement. Ils préféraient se dire que les événements se produiraient lentement. C'est ainsi que cela s'était passé depuis qu'ils avaient réglé le premier versement, qui leur avait permis de devenir propriétaires de leur appartement, un an auparavant. Pourquoi les choses seraient-elles différentes à présent ? Pour la simple raison que l'année touchait à sa fin ? Bien entendu, ils savaient qu'un changement finirait bien par se produire, mais ce serait au dernier moment, après bien des atermoiements intermédiaires. Ce ne serait pas aujourd'hui, ni demain, ni tout autre jour déterminé à l'avance. Sur le spectre de la succession des événements, tout comme sur celui de la perception, il existe un seuil. Et ce seuil se trouve à un endroit bien précis, certainement pas ailleurs. Ils s'attendaient à une année, et non pas à la fin de cette année. Inutile de dire qu'ils avaient parfaitement raison, en dépit de tout et de tout le monde, ils avaient raison en dépit de la raison elle-même.

L'unité d'une année et le moment semblaient être la propriété du bâtiment. Chacun était propriétaire de son appartement et de son garage et de sa cave, certes, mais d'absolument rien d'autre : c'était tout ce qu'il pourrait revendre. Mais il était en même

temps propriétaire de la totalité du bâtiment. C'est le secret de toute propriété horizontale.

Sur l'angle du bord supérieur de la benne, dans la rue, un maçon se tenait debout, un jeune homme nommé Juan José Martínez. Il était immobile, un seau vide à la main, et regardait machinalement quelque chose qui s'était passé au coin de la rue. Il n'y avait cependant rien de spécial ni au coin ni à l'intérieur de lui. C'était un sujet quelconque, sur lequel pouvait glisser le regard, juste l'espace d'un instant. Plusieurs personnes l'observèrent, mais uniquement en raison de sa position, là-bas, en haut, dans laquelle il demeura figé à regarder vers le coin de la rue, en raison de ce plaisir futile et infantile (il était très jeune) de demeurer en équilibre à un endroit haut perché auquel personne d'autre n'avait accès. La seule chose singulière de la scène était cette immobilité, ne serait-ce que momentanée, chez quelqu'un qui était en train de travailler. C'était comme suspendre le mouvement lui-même, mais sans vraiment le suspendre, car à cet instant précis il continuait à gagner son salaire. Tout comme une statue, sculptée par un grand maître, prend de la valeur malgré son immobilité. C'était une confirmation de la légère absurdité de toute chose. Ceux qui le contemplèrent, aussi machinalement qu'il observait quelque chose à une certaine distance, savaient qu'ils assimilaient, pour de futurs moments de rêverie, un raisonnement poétique à propos de l'éternité et de l'au-delà dans lequel se situaient les promesses.

Le pire, c'est qu'ils ne disent pas la vérité, expliquait en ce moment Félix Tello, avec un large sourire qui démentait toute préoccupation de sa part. Les mots de l'architecte étaient accueillis attentivement. Une atten-

Extrait de la publication

tion plutôt habituelle chez les gens, lorsque quelqu'un prétend que quelqu'un d'autre ment. Il voulait parler des maçons et, par extension, du prolétariat en général. Ils mentent, ils mentent et ils mentent. Y compris lorsqu'ils disent la vérité. Enthousiastes hochements de tête verticaux : tout le monde acquiesce. Félix Tello était un professionnel issu de la classe moyenne. À un certain moment de sa carrière, il avait commencé à entretenir presque exclusivement des rapports avec deux franges sociales très différentes l'une de l'autre : soit avec les gens très riches qui achetaient les appartements des immeubles extrêmement sophistiqués qu'il concevait, soit avec les maçons misérables qui les construisaient. Et il avait découvert que ces deux classes sociales se ressemblaient sur plusieurs points, et tout spécialement par leur manque flagrant de délicatesse, s'agissant d'argent. De ce point de vue, ils semblaient être des calques parfaits. Les gens très pauvres et les gens très riches trouvent normal de tenter de tirer le meilleur parti de la personne qui se trouve en face d'eux. Ils ne connaissent pas ce scrupule propre à la classe moyenne, que Félix Tello ressentait parfaitement car c'était également le sien, consistant à toujours ménager une marge entre le maximum qu'on peut obtenir et ce qu'on demande réellement, ce « tampon » de courtoisie fantasmatique. Mais absolument pas. Ils n'en avaient pas la moindre idée. À force de passer des riches aux pauvres, et comme c'était un homme intelligent et adaptable – si toutefois ces deux choses ne signifient pas la même chose –, il avait appris à se conduire avec une efficacité tout à fait potable. Il tirait parti du piège parfait que ses interlocuteurs s'étaient réciproquement tendu les

Extrait de la publication

uns aux autres. En ce qui le concernait, après s'être assuré une confortable subsistance, il ne demandait plus qu'à vivre en paix. La seule chose qui le surprenait lorsque, avec un air complètement stupide, il disait à chacun ses quatre vérités, était la sincère perplexité qui les submergeait. C'était comme dans son roman favori, *L'Assommoir*, lorsque Gervaise décide de cesser de payer sa dette envers les Goujet : « À partir du mois prochain, je ne vous verse plus un sou », et qu'un peu plus tard elle commence même à vouloir se faire payer pour le travail qu'elle fournit. Quel coup dur pour le lecteur bourgeois ! Mais comment est-il possible que cette brave femme, honnête, travailleuse, ne paie pas ce qu'elle doit ? Ah bon ? Et pourquoi aurait-elle payé, si elle n'avait pas d'autre obligation que la morale ? Mais, et la délicatesse ? Non, cela n'avait pas la moindre importance puisqu'elle était pauvre et mariée à un ivrogne et tout ce qui s'ensuit. Quel génie, ce Zola ! (Mais avec cette expression, que Tello prononçait intérieurement en unissant ses mains et en levant les yeux au ciel, avec ce « même moi, je n'en aurais pas eu l'idée », il avouait sans le vouloir qu'il était cinquante mille fois plus bourgeois que ceux qui étaient scandalisés par la conduite de la belle repasseuse boiteuse.)

À part le plus jeune et le plus vieux des couples, toutes les familles qui avaient acheté un appartement étaient remariées, autrement dit il s'agissait de liaisons définitives. C'est la raison pour laquelle elles avaient choisi des demeures confortables et agréables, pour s'y installer pendant de nombreuses années ; c'était le style de Tello, une touche de réalisme puéril et familial. Par ailleurs, une bonne affaire.

Extrait de la publication

Deux individus, deux hommes nus à la peau couverte de poussière de plâtre, étaient venus se joindre aux couples remariés – ayant un projet commun de bonheur – qui écoutaient très attentivement l'architecte. Eux aussi l'écoutaient, mais juste pour lâcher à tous moments d'intempestifs et féroces éclats de rire. Plus que des éclats de rire, il s'agissait de hurlements terribles, et excessivement sarcastiques. Comme personne ne les entendait ni ne les voyait, la conversation se poursuivait à un rythme courtois et décontracté. Les autres hurlaient à qui mieux mieux, comme s'il s'agissait d'une compétition privée. Sales comme ils l'étaient, ils ressemblaient à des maçons, également par la complexion de leur corps, pas très grands, robustes, avec de petits pieds et des mains usées. Ils avaient les orteils très écartés, comme les sauvages, et un comportement de gamins mal élevés. Pourtant c'étaient des adultes. Un maçon qui passait par là pour se rendre à la benne, avec un seau rempli de gravats, tendit sa main libre et, sans même s'arrêter, saisit la verge de l'un d'eux tout en continuant à marcher. Le membre s'étira de deux, trois, cinq, dix mètres : pratiquement jusqu'au trottoir. Et lorsque l'ouvrier le lâcha, il se remit en place avec un claquement aux harmoniques singuliers, qui continuèrent à résonner sur les dalles non fixées, l'escalier sans marbre et la longue gaine de l'ascenseur, comme la corde la plus grave d'une harpe japonaise. Les deux fantômes rirent de plus belle, plus frénétiquement et bruyamment que jamais. L'architecte était en train d'expliquer que les électriciens mentaient, que les peintres mentaient, que les plombiers mentaient.

Lorsqu'un camion chargé de briques creuses se pré-

Extrait de la publication

senta et commença à reculer dans l'espace qui deviendrait plus tard la salle de séjour du rez-de-chaussée, le gros des visiteurs se retirait déjà. L'architecte fut étonné qu'on soit venu livrer le matin d'un jour férié. Il expliqua à ses interlocuteurs qu'il s'agissait du dernier arrivage de briques creuses pour construire les cloisons et il eut la cruelle finesse de plaisanter : si quelqu'un voulait faire un changement de dernière minute concernant la disposition des pièces, il devait parler maintenant ou se taire à jamais. L'état définitif des appartements approchait, mais cela était loin de les angoisser ; c'était même un ingrédient supplémentaire de leur bien-être. Pour les maçons, en revanche, c'était une surprise désagréable, ils ne pourraient pas faire autrement que de décharger les matériaux, et la demi-journée de travail allait fatalement se prolonger. Ils se hâtèrent de former le genre de chaîne qu'ils forment toujours pour décharger des briques. Les deux fantômes s'étaient installés dans les airs sur une horloge électrique au cadran rond, accrochée sur une poutre, au-dessus des ouvertures des ascenseurs. Ils avaient tous les deux la tête en bas, leurs tempes se touchant, l'un à la verticale et l'autre formant un angle de cinquante degrés, comme les aiguilles d'une montre qui marquerait midi moins dix ; mais ce n'était pas la bonne heure, il était une heure passée. Tello proposa de monter afin de ne pas gêner les ouvriers dans leur travail, et d'en profiter pour faire visiter la salle de détente et la piscine, fierté de cet immeuble, aux derniers arrivés. Ceux qui n'y tenaient pas prirent congé sur-le-champ. Une fois là-haut, où la chaleur était étouffante, ils firent des commentaires sur l'utilité d'avoir pensé à la piscine. Le squelette métallique qui se

Extrait de la publication

dressait au-dessus d'eux exigeait quelques explications : le solarium posséderait des vitres qui coulisseraient grâce à un petit moteur électrique, et une chaudière indépendante de la chaudière principale fournirait la chaleur à travers ce réseau de tuyaux, car il était clair qu'on utiliserait davantage la piscine en hiver qu'en été, où les gens se rendent plutôt à la plage. La quantité de vitres à installer était énorme, elles couvriraient tout le toit, et presque tout le périmètre (à l'exception du mur orienté au sud, autrement dit côté rue, car c'est là que se trouvaient les vestiaires, les douches et l'appartement du gardien). Il s'agissait de vitres blindées, avec une surcouche intérieure de verre poli, qui avaient déjà été achetées et rangées au sous-sol. On ne les installerait pratiquement qu'à la fin. Ils s'approchèrent du bord pour apprécier la vue panoramique. Elle n'était pas complète (après tout, ils ne se trouvaient qu'au septième étage), mais suffisamment large, elle donnait sur la façade des immeubles de l'avenue Alberdi, dont la circulation possédait des allures de course folle, puis, à cent mètres de là, on pouvait voir une vaste étendue de maisons et de cours arborées et quelques villas clairsemées au loin. Puis une glorieuse coupole céleste, dans le bleu cobalt du midi de l'été. Sauf à l'aurore, le soleil serait visible à toute heure du jour depuis la piscine, jusqu'au coucher. Comme ils s'étaient aperçus que plusieurs gamins les regardaient, ils commencèrent à médire du veilleur de nuit et de sa famille. Ils avaient appris qu'il buvait, mais cela ne les inquiétait pas : la proximité du commissariat, qu'ils pouvaient voir de là où ils se trouvaient, les avait protégés des vols pendant toute l'étape de construction, en dépit de la distraction

Extrait de la publication